

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 14 (1964)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Bergson, le finalisme et la philosophie analytique  
**Autor:** Zaslowsky, Denis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380824>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BERGSON, LE FINALISME ET LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE

Les progrès rapides du logicisme, du néo-positivisme et, en dernier lieu, de l'analyse linguistique (*philosophical analysis*) ont suscité depuis le début de ce siècle une hostilité qui ne cesse de s'aggraver entre les philosophes de langue anglaise et ceux du continent européen. L'objet de cet article est de montrer que le conflit ne repose peut-être pas sur une opposition aussi sérieuse qu'il le paraît au premier abord. En effet, les représentants de la méthode analytique ont souvent affirmé que leur pensée ne devait pas être tenue pour révolutionnaire, et que tous les grands auteurs de la tradition occidentale ont été, d'une certaine manière, des analystes. Ils en ont fait la démonstration pour Locke, Berkeley et Hume, et se sont intéressés, entre autres, à Platon et à Kant. Qu'en est-il de Bergson ? Nous tenterons de répondre à cette question en examinant un problème particulier, celui de la finalité en biologie.

La doctrine de *L'Evolution créatrice* comporte deux parties. La première constitue une critique de la finalité, qui aboutit à la conclusion que cette notion est inutilisable. Dans la seconde, Bergson propose une nouvelle théorie de l'évolution, celle de l'élan vital. Il ne sera pas tenu compte ici de cette dernière, qui représente l'aspect proprement métaphysique de la pensée bergsonienne. C'est dire que nous réduirons considérablement la portée des thèses de notre auteur.

On nous accusera d'emblée d'éclectisme, en nous reprochant d'isoler arbitrairement de son contexte une analyse qui en est solidaire, et de lui attribuer plus d'importance qu'elle n'en a. Examinons d'abord la seconde de ces deux objections : la critique de la finalité ne constitue que la phase préliminaire de la démarche bergsonienne ; l'essentiel n'est pas dans le refus du finalisme, mais dans la métaphysique positive que le philosophe lui substitue. Nous répondrons qu'on peut se demander si cette métaphysique est aussi positive qu'on le dit. C'est oublier un peu vite un thème constant, de 1889 à 1934, et qu'on pourrait appeler celui de l'inexprimable. Que ce soit pour le

concept d'acte libre, que ce soit pour celui d'évolution spontanée, toujours Bergson nous fait sentir que c'est contre son gré qu'il exprime par des mots ce qui n'est pas discursif. Si bien que cette métaphysique positive est aussi, en un certain sens, une métaphysique *malgré elle*. Voyez ce commentaire profond de Jankélévitch sur la notion d'élan vital : « L'élan vital n'est pas un personnage métaphysique. L'élan vital n'est rien ; il désigne seulement une certaine allure de l'évolution, toujours harmonieuse, jamais prédestinée »<sup>1</sup>. Tout se passe donc comme si la métaphysique bergsonienne de l'évolution n'était pas cataphatique, mais apophasique.

Maintenant, est-il arbitraire de séparer la critique de la finalité et la métaphysique de l'élan vital ? Nous ne le croyons pas, et voici pourquoi. Il est une difficulté qu'on rencontre toujours en relisant *L'Évolution créatrice* : Bergson est-il ou non finaliste ? Sa philosophie de la vie « prétend dépasser à la fois le mécanisme et le finalisme », nous dit-il<sup>2</sup> ; mais il ajoute : « Elle se rapproche de la seconde doctrine plus que de la première. » La contradiction n'est qu'apparente ; elle s'évanouit si on distingue, comme nous proposons de le faire, entre critique de la finalité et métaphysique de l'élan vital. C'est à la seconde que Bergson pense en se déclarant proche du finalisme. Mais, précisément, tout n'est pas chez lui « philosophie de la vie » ; il y a, avant celle-ci, une démarche critique dont l'intention est de montrer qu'en toute rigueur il faudrait abandonner le concept de finalité. Ce premier moment ne doit pas être confondu avec le deuxième, parce qu'il ne se situe pas au même niveau : l'analyse de la finalité reste indépendante de toute métaphysique, et même de toute philosophie de la vie. En fait, elle pourrait servir d'introduction à n'importe quel ouvrage dogmatique, qu'il soit vitaliste ou matérialiste : abandonner la notion de finalité ne nous engage à rien. C'est ce que les partisans du finalisme ont souvent peine à comprendre : finalistes eux-mêmes, ils ne voient pas comment on peut défendre une position également hostile au finalisme et au mécanisme. Dès qu'ils entendent un critique du premier, ils croient avoir affaire à un représentant du second ; or Bergson, rejetant le problème en bloc, n'est ni l'un ni l'autre — du moins au niveau de l'analyse critique. En un mot, son attitude est *neutre*.

Or c'est justement cette neutralité qui constitue la propriété fondamentale de la méthode analytique, dont nous définirons le programme au moyen des deux articles suivants : a) La philosophie n'est une science en aucun des sens de ce terme. L'analyse n'a pas un objet,

<sup>1</sup> *Henri Bergson*. PUF, Paris, 1959, p. 135.

<sup>2</sup> *EC*, p. 50. — Nous citons les œuvres de Bergson d'après l'édition courante (PUF), nouvelle pagination.

un objet qu'elle décrirait ou expliquerait. En bref, il n'y a pas de *connaissance philosophique*. Mais si le philosophe ne connaît pas, que fait-il ? b) il analyse la réflexion de ceux qui connaissent, pour en dégager les implications, et cela dans un esprit de neutralité aussi strict qu'il est possible. L'analyste ne prétend pas pénétrer dans le corps des disciplines qu'il considère ; en d'autres termes, il s'interdit de construire une philosophie des sciences particulières, *a fortiori* de la science en général. Et surtout, il renonce définitivement à trancher toute question de fait.

Il ressort de ces définitions que le philosophe ne saurait affirmer ou nier l'existence d'une finalité naturelle, quelle qu'en soit la forme. Son devoir est seulement d'analyser les thèses en présence et d'éprouver leur cohérence. C'est en ce sens qu'on dira de l'analyse qu'elle est logique ou linguistique ; mais il va de soi qu'elle n'a aucun rapport, sinon historique, avec la logique et la linguistique.

Notre intention est ici d'illustrer la double thèse suivante : I. La solution que Bergson donne du problème de la finalité est très proche de celle à laquelle aboutirait la méthode analytique ; II. Cette dernière permet de réfuter les objections que le biologiste adresse aujourd'hui à l'analyse bergsonienne.

## I

La critique du finalisme que Bergson formule dans le premier chapitre de *L'Evolution créatrice* est une merveille de pénétration et de clarté. Comme à son habitude, le philosophe n'aborde pas d'emblée son problème ; tout se passe comme s'il préférerait une tactique de temporisation, qui lui permette de morceler, pour ainsi dire, la question qui se pose à lui. Ainsi commence-t-il par un examen très serré de la distinction entre finalité externe et finalité interne.

Partons d'un finalisme universel de type leibnizien, doctrine résolument métaphysique qui affirme, en gros, que le monde est tout harmonie, et harmonie intentionnelle. Même en s'en tenant au monde organisé, nous dit Bergson, on sent bien qu'aujourd'hui une telle conception est insoutenable, du moins du point de vue scientifique. Aussi limite-t-on généralement la finalité à l'individu pris comme une totalité plus ou moins indépendante ; on dit alors que l'organisme semble construit en vue d'une fin précise. Telle est la solution qu'adoptent de nombreux biologistes, et que nous adoptons tous tacitement lorsque nous détaillons l'anatomie d'un être vivant.

Bergson conteste toute valeur à cette thèse. « Il n'y a, écrit-il, ni finalité purement interne ni individualité absolument tranchée dans la nature. Les éléments organisés qui entrent dans la composition de l'individu ont eux-mêmes une certaine individualité et revendiqueront

chacun leur principe vital, si l'individu doit avoir le sien. Mais d'autre part, l'individu lui-même n'est pas assez indépendant, pas assez isolé du reste, pour que nous puissions lui accorder un « principe vital » propre. »<sup>1</sup> En d'autres termes, Bergson met en cause la notion d'individu ; il ne la rejette pas, mais montre qu'elle est trop faible pour supporter l'argumentation des tenants du finalisme limité. Sa conclusion est claire : « C'est en vain qu'on prétend rétrécir la finalité à l'individualité de l'être vivant. S'il y a de la finalité dans le monde de la vie, elle embrasse la vie entière dans une seule indivisible étreinte. »<sup>2</sup> « La finalité est externe ou elle n'est rien du tout. »<sup>3</sup> Ainsi, puisque la finalité interne peut être ramenée à la finalité externe, le philosophe a le droit de n'examiner que la finalité tout court.

Cette critique de la finalité, on le sait, reprend les thèses de *L'Essai sur les données immédiates de la conscience*. En réalité, dire qu'elle les reprend n'est pas exact. On ferait mieux d'admettre qu'elle s'y trouve déjà, formulée dans une autre terminologie, certes, mais parfaitement visible, en quelque sorte par transparence. En allégeant le mot de toutes ses connotations, dépréciatives ou non, nous croyons qu'on pourrait définir le Bergsonisme une philosophie schématique, en ce sens qu'à tous les niveaux de son développement on retrouve certains schémas d'analyse que le philosophe semble avoir simplement transposés d'un domaine à un autre. Ainsi, de même qu'entre l'épistémologie et la cosmologie de *L'Évolution créatrice* il y a un parallélisme rigoureux, puisque le rôle de l'intelligence fabricatrice est identique à celui de la matière inerte, de même l'illusion psychologique que Bergson dénonce dans le déterminisme et dans la doctrine de la liberté est semblable à l'illusion biologique au nom de laquelle il réfutera le mécanisme et le finalisme. Si bien qu'on ne saurait comprendre en profondeur le premier chapitre de *L'Évolution créatrice* sans avoir présentes à l'esprit les thèses de *L'Essai*.

La conclusion de cet ouvrage est que la liberté, telle qu'on la définissait au moment où le déterminisme faisait loi, est un pseudo-concept, et le problème qui en découle un pseudo-problème. La démonstration de Bergson repose sur une théorie psychologique de l'acte libre qui a perdu de son actualité, surtout en raison du recours à la notion de durée, dont la définition relève d'une science résolument introspective. Mais l'analyse critique du concept de liberté, qui se situe au niveau du sens commun, a le mérite de n'impliquer presque aucune présupposition psychologique ; elle consiste au contraire à mettre en évidence les présupposés sur lesquels s'appuie l'idée que

<sup>1</sup> EC, p. 42-43.

<sup>2</sup> EC, p. 43.

<sup>3</sup> EC, p. 41.



nous nous faisons spontanément de l'acte libre. Cette analyse, que Bergson a très justement intitulée *Durée réelle et contingence*, nous concerne tous ; elle n'a pas vieilli, et ne vieillira pas, parce que nous serons toujours victimes de l'illusion que dénonce le philosophe. Cette illusion est de vouloir envisager une action ou un événement achevés au moment où ils ne l'étaient pas encore, et de faire alors comme si, effectivement, ils n'avaient pas eu lieu. C'est ce qui se passe chaque fois que nous représentons la démarche intellectuelle d'un individu par une image graphique. Reprenons l'exemple classique du choix, conçu comme une bifurcation <sup>1</sup>. En raisonnant sur ce schéma, on aboutira à la conclusion qu'un acte est libre s'il y a possibilité d'en choisir un autre.

C'est sur ces prémisses que se fonde la querelle des déterministes et des indéterministes. Les uns et les autres situent au point de bifurcation une hésitation du sujet, qui choisirait ainsi entre deux chemins également possibles. Les défenseurs de la liberté diront alors que cette hésitation atteste que le sujet est libre ; les déterministes répondront que s'il a choisi l'une des deux voies, c'est qu'il avait une raison de le faire. Ils rattacheront donc ce qui suit la bifurcation à ce qui la précède, et tireront de ces considérations un argument en faveur de l'associationnisme psychologique. En quoi ils auront raison ; car leurs adversaires interrompent arbitrairement la démarche du sujet sans tenir compte de son choix, qui a effectivement eu lieu. En conséquence, défendre la liberté en se fondant sur une telle représentation de l'activité psychique, c'est parler en faveur du déterminisme. La vérité est que ce schéma repose sur l'illusion qui nous fait prendre l'action accomplie pour l'action s'accomplissant, c'est-à-dire le temps spatialisé pour le temps réel, ou plus simplement l'espace pour le temps. Ainsi les déterministes et les indéterministes sont-ils renvoyés dos à dos, et le problème de la liberté s'évanouit <sup>2</sup>.

Dans *L'Evolution créatrice*, Bergson ne fait que répéter cette argumentation, en l'appliquant à la biologie et au conflit du mécanisme et du finalisme. Il rejette l'une et l'autre doctrine, en montrant que la seconde dit exactement la même chose que la première. En effet, le mécaniste affirme que, dans l'évolution, tout est donné d'avance,

<sup>1</sup> Cf. *DI*, p. 130-137.

<sup>2</sup> La distinction que nous avons faite plus haut entre analyse critique et métaphysique positive, et que nous appliquerons au problème du finalisme, est déjà valable ici. En effet, s'il y a bel et bien une métaphysique de la liberté chez Bergson, il est néanmoins possible d'en faire abstraction et de ne tenir compte que de l'analyse de la notion de liberté. C'est ce que notre auteur fait lui-même lorsqu'il écrit : « Tout déterminisme (...) sera réfuté par l'expérience, mais toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme » (*DI*, p. 173 ; cf. aussi p. 165-166). Ce qui revient à dire que le simple fait de parler de liberté est déjà contradictoire.

puisque seule la causalité physique régit les phénomènes vitaux ; d'où la possibilité théorique de calculer l'évolution future. Or, que dit le finaliste ? Au lieu de considérer l'évolution comme présente dans les choses, à son stade initial, il soutient l'existence d'un plan, c'est-à-dire d'une idée préconçue de cette évolution. Le finalisme n'est donc qu'un mécanisme à rebours ; la finalité est une causalité retournée.

Nous avons proposé de définir le bergsonisme une philosophie schématique. On pourrait tout aussi bien rendre compte de ce caractère en disant que la pensée de Bergson obéit admirablement à l'idéal qu'il a lui-même formulé dans *L'Intuition philosophique*. S'il est un auteur qui n'a fait que répéter, sa vie durant, la même thèse, en ne la transformant que pour l'adapter à des disciplines toujours différentes, c'est bien lui. Cependant, comme l'a remarqué Jankélévitch<sup>1</sup>, Bergson ne semble pas avoir pris d'emblée conscience de cette unité.

Aussi bien ne faut-il pas l'exagérer. S'il est vrai que le principe de la philosophie bergsonienne se trouve tout entier dans l'*Essai*, ses applications successives ne laissent pas de le modifier profondément, en le généralisant. L'illusion que Bergson dénonce dans la querelle du déterminisme et de l'indéterminisme est de nature psychologique ; les erreurs du finalisme sont issues d'une illusion en quelque sorte biologique. *Durée et simultanéité* reviendra à une application proche de la psychologie, en présentant les difficultés philosophiques de la physique einsteinienne comme la preuve d'une erreur sur la nature du temps. Enfin, l'illusion deviendra historique quand *Les deux sources de la morale et de la religion* appliqueront le principe de l'*Essai* à l'évolution des notions morales<sup>2</sup>. Mais, à chaque fois, la thèse de Bergson, en même temps qu'elle augmente son champ d'application, se précise. C'est donc dans les derniers ouvrages qu'il faut aller chercher la forme la plus générale de l'illusion incriminée en psychologie, en biologie, en physique et en histoire. Elle figure déjà dans *Le possible et le réel* (dont la version suédoise date de 1930). Mais elle trouve son expression parfaite dans une digression des *Deux sources* dont la conclusion constitue l'un des points cardinaux de la doctrine bergsonienne : nous mettons « dans les choses mêmes, sous la forme d'une préexistence du possible dans le réel », ce que le philosophe appelle une *prévision rétrospective*<sup>3</sup>. Cette manière de voir n'est pas fausse ; mais nous l'appliquons partout, et c'est là notre tort. Prenons l'évolution telle que la conçoit le finaliste, telle que nous la concevons tous en général. Notre idée de l'évolution n'est pas vraiment erronée ; elle est partielle, et cela parce que nous voyons d'abord et essentielle-

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 3.

<sup>2</sup> Cf. par exemple, pour le concept de justice, *DSMR*, p. 71-72.

<sup>3</sup> *DSMR*, p. 72.

ment l'évolution non pas en elle-même, mais à travers le miroir de l'évolué. Nous la regardons au futur antérieur ; c'est-à-dire que lorsque nous considérons son point de départ, nous le faisons toujours *a posteriori*. C'est là un point de vue limité ; il y en a en tout cas un autre, que le Bergson de *L'Evolution créatrice* préconise, et qui consiste à abandonner la perspective du futur antérieur pour celle du futur simple.

Dès lors, la notion de finalité disparaît ; car, nous l'avons vu, elle relève du premier point de vue, non du second. Mais, en même temps qu'elle, s'évanouit également le concept de détermination causale ; si bien que la question de savoir si l'évolution est mécanique ou dirigée par une intention perd son sens. L'évolution est spontanée, imprévisible ; et de même qu'il est absurde de me demander si tel de mes mouvements est libre ou déterminé, parce que cette question n'est possible que lorsqu'on se fait de l'action une image spatiale, de même il faut renoncer à parler de causalité mécanique et de finalité.

Parmi les objections que soulève cette analyse, nous retiendrons ici celle qui nous paraît être la plus pertinente, et qui a le mérite de serrer de très près l'argumentation bergsonienne. Elle porte sur la critique préliminaire de la distinction entre finalité externe et finalité interne. Nous avons vu que Bergson refuse cette distinction en se fondant sur la fragilité du concept d'individu, et en particulier parce que « l'individu lui-même n'est pas assez indépendant, pas assez isolé du reste, pour que nous puissions lui accorder un « principe vital » propre ». En d'autres termes, Bergson définit la finalité interne comme un principe vital inhérent à l'individu, principe à l'existence positive duquel il faudrait croire. Dès lors, il lui est loisible de rejeter le finalisme limité, d'abord pour la raison qui vient d'être citée, à savoir la faiblesse de la notion d'individu ; et ensuite pour une autre raison, plus contraignante, et qui reste valable même si on refuse la première : le finalisme limité, ainsi défini, n'échappera pas aux objections qu'on fera au finalisme universel. Puisque « le finalisme limité consiste (...) à briser en morceaux l'antique conception de la finalité »<sup>1</sup>, il est clair que la finalité interne, devenue fragment, pour ainsi dire, de la finalité externe, se heurtera aux mêmes difficultés qu'elle. C'est ce qui autorisait le philosophe à critiquer, non pas le finalisme universel *et* le finalisme partiel, mais le finalisme tout court.

Or, précisément, le biologiste ne dit plus aujourd'hui ce que Bergson lui attribuait encore dans *L'Evolution créatrice*. Sa thèse n'est plus qu'il y a un principe vital immanent à l'individu. Il déclare

<sup>1</sup> EC, p. 41.



seulement qu'à considérer les êtres vivants, on ne peut pas ne pas penser à un plan ou à une intention — mais sans pour autant tomber dans les vues téléologiques de la métaphysique classique. Cette position fort peu dogmatique, qui consiste à ne reconnaître qu'une *finalité de fait*, a été précisée par Lucien Cuénot dans *Invention et finalité en biologie*, où nous trouvons la claire formulation de notre objection : « Reconnaître la finalité de fait n'est aucunement souscrire à une métaphysique ou à un finalisme quelconque ; c'est rester dans le domaine de la pure observation. »<sup>1</sup>

Il n'est pas possible de réfuter cette argumentation dans le cadre de l'analyse bergsonienne. Nous allons donc quitter l'auteur de *L'Evolution créatrice* pour esquisser une étude complémentaire de la notion de finalité, inspirée cette fois des méthodes analytiques proprement dites. Cet examen nous permettra de surmonter la difficulté que nous venons de rencontrer.

## II

« Reconnaître la finalité de fait », nous dit le biologiste, « c'est rester dans le domaine de la pure observation ». Telle est la première pièce de notre dossier. La seconde sera l'explication de ce qu'on entend par *finalité de fait* : devant tel phénomène, par exemple ce qu'il nomme une orthogénèse, le savant conclut à une intention, ou moins dogmatiquement encore à une direction de l'évolution. Ouvrons le procès.

Avant toute chose, il faut se mettre d'accord sur la notion d'observation par laquelle Cuénot entend définir l'activité strictement scientifique du biologiste. *Observer* signifie ici, non seulement faire une observation, mais encore exprimer cette observation dans un langage. Puisque c'est l'affirmation d'une finalité de fait qui est en cause, nous pouvons réduire d'emblée l'observation à son expression linguistique. Nous dirons donc que rester dans la pure observation, c'est s'engager à ne formuler que des propositions fondées sur une observation.

A partir de ces prémisses, deux voies s'offrent à l'analyse. La première consiste à donner la définition générale des propositions scientifiques, et à confronter la proposition soumise à l'examen avec cette définition. La seconde, beaucoup moins onéreuse, part au contraire de la thèse particulière et en propose une analyse indépendante de toute conception générale de la science.

<sup>1</sup> *Invention et finalité en biologie*, Paris, Flammarion, 1941, p. 40.

Le premier de ces deux procédés est celui qu'ont exploité à fond, et avec une cohérence remarquable, les positivistes logiques. Le principe de leur doctrine est simple : il postule que toute proposition scientifique est empirique, à l'exception de celles qu'on qualifie, à l'instar de Kant, d'analytiques, mais en modifiant l'extension de cette épithète, et qui comprennent en particulier l'ensemble des lois logiques. A ce principe, on ajoute celui qu'Alfred J. Ayer a appelé *principe de vérification*<sup>1</sup>, et qui consiste à exiger, pour toute proposition, un critère de vérité. Ce critère n'est valable que s'il ne dépasse pas le cadre, c'est-à-dire les méthodes de la science à laquelle appartient la proposition en question. Toute proposition qui ne dispose pas d'un tel critère est déclarée sans signification (*meaningless*). Envisageons donc l'assertion suivante : « L'évolution de tel organe chez telle espèce est orthogénétique. » Le biologiste peut fournir ici un critère de vérité, ou pour mieux dire une méthode de vérification ; car cette proposition signifie simplement que l'évolution de l'organe s'est déroulée progressivement : or cette affirmation se fonde sur des documents, qu'il s'agisse de fossiles dont la position respective dans la stratification géologique atteste la succession, ou de formes encore vivantes qui font figure d'intermédiaires entre l'espèce considérée et celle dont elle s'est détachée. Nous avons donc affaire à une proposition scientifique correcte (*meaningful*). Mais passons maintenant à la thèse de la finalité : « Cette orthogénèse révèle une finalité », ou plus simplement : « Cette orthogénèse ne peut s'être opérée mécaniquement, elle doit avoir été dirigée. » Il est clair que, dans ce cas, on ne trouvera pas de méthode de vérification qui ne dépasse le cadre de la biologie ; la motivation de cette thèse ne pourrait être que supra-empirique. Une telle proposition est donc vide de signification.

Cette argumentation, en elle-même, est solide. Mais les fondements théoriques du positivisme logique présentent de si grandes difficultés que cette doctrine est presque complètement abandonnée aujourd'hui. Nous ne mentionnerons ici que la plus grave : le positiviste a le tort d'exiger une définition générale de l'observation et de la proposition scientifique, c'est-à-dire de la science elle-même ; il a surtout celui d'en proposer une qui se trouve être beaucoup trop restrictive, et qui l'oblige à défendre un empirisme radical dont on s'est peu à peu rendu compte qu'il était quasi contradictoire.

La seconde voie, celle de la philosophie analytique, s'oppose justement à la première en ce qu'elle exclut toute définition globale de la science. D'une manière générale, l'analyste limite autant qu'il

<sup>1</sup> Cf. *Language, Truth and Logic*, 2nd ed., London, V. Gollancz, 1946, en particulier p. 35. Trad. franç., Paris, Flammarion, 1956, p. 42.

le peut ses présupposés philosophiques et scientifiques ; aussi ne travaille-t-il jamais que sur des cas particuliers, en se gardant de toute systématisation.

Il commencera donc son étude de la thèse de la finalité de fait par l'examen des diverses formulations qu'on en peut donner. Ce qui le frappera d'emblée, qu'il lise des textes de Darwin ou d'auteurs récents, c'est que le biologiste ne parle presque jamais de la finalité des phénomènes vitaux comme il le fait de ces phénomènes eux-mêmes. On affirmera en effet, sur le mode indicatif, que l'évolution de tel organe est orthogénétique ; mais on évitera de dire que cette orthogénèse *est* dirigée. On préférera des formules, en somme très bergsoniennes, du type : « Tout se passe comme si cette orthogénèse était dirigée », ou : « Il semble qu'il y ait là finalité. » Nous retrouvons donc, dans cette observation linguistique, ce que disait le positivisme logique, à savoir qu'il y a hétérogénéité entre les propositions scientifiques et celles dont on se sert pour affirmer la finalité ; mais, à la différence du positiviste, nous ne donnons pas une définition générale des premières au moyen d'un critère universel, et nous ne rejetons pas les secondes en leur contestant toute signification ; nous disons simplement que les deux propositions en présence ne sont pas de même type, et qu'on ne peut les mettre sur le même plan. C'est en effet à cette conclusion que nous aboutirons. Mais avant d'y parvenir, nous devons encore réfuter une objection que le biologiste ne manquera pas de nous faire : les assertions du savant ne sont pas toujours formulées sur le mode indicatif ; il lui arrive fréquemment de les atténuer, en utilisant précisément les locutions que nous avons citées : il dira par exemple qu'« il semble que le développement de tel organe est orthogénétique ». Cela signifie que les documents justificatifs manquent actuellement, qu'il s'agit donc là d'une hypothèse, mais que des découvertes ultérieures permettront de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse. Dès lors, pourquoi l'affirmation de la finalité ne serait-elle pas elle aussi une hypothèse dont les preuves feraient défaut aujourd'hui, mais pourraient nous être révélées demain ? La réponse à cette objection qui repose, nous allons le voir, sur la confusion de deux types de locutions formellement semblables, mais en fait très différentes, exige quelques indications préliminaires sur l'histoire de la philosophie analytique.

L'axiome sur lequel se fondent aujourd'hui tous ceux qui appliquent l'analyse linguistique est qu'elle n'a aucune valeur si elle reste formelle. En fait, cet axiome n'en est pas un à proprement parler : il s'agit plutôt d'un précepte que seule l'expérience a enseigné. Voici, en bref, l'histoire de cette découverte. L'idée fondamentale de la philosophie logiciste moderne est que, de même que les mathématiques, le langage naturel est réductible à la logique formelle et n'en

constitue qu'une réalisation imparfaite. La conséquence la plus importante, et en même temps la plus discutable, de cette conception, est qu'elle nous oblige à considérer le langage courant comme extensionnel. Cette difficulté n'a jamais été surmontée ; mais il a fallu attendre longtemps une réaction devenue nécessaire, et qui est à l'origine de l'analyse telle que nous la connaissons aujourd'hui. La thèse centrale de la nouvelle doctrine, qui rompt avec le formalisme et l'extensionalisme logicistes, est qu'une même expression linguistique recouvre une multitude de significations différentes, et que la majorité des problèmes philosophiques s'évanouissent dès le moment où nous renonçons aux fausses analogies que nous établissons, sur la foi de leur ressemblance formelle, entre des mots ou des phrases qui n'ont rien à voir ensemble. C'est ainsi que Gilbert Ryle, dans le second chapitre de son *Concept of Mind*<sup>1</sup>, après avoir analysé les divers usages du verbe *to know*, parvient à la conclusion que nous confondons en général « savoir *que* » et « savoir *comment* », et en tire, non pas une réfutation, mais pour ainsi dire une dissolution du solipsisme.

Pour revenir à l'objection du biologiste, nous dirons qu'elle repose sur une confusion de ce genre. Du fait qu'il est correct d'écrire : « Il semble que l'évolution de tel organe est orthogénétique » et « cette orthogénèse semble être finalisée », on conclut que ces phrases sont toutes deux des hypothèses scientifiques. Mais qui ne voit que le sens du verbe *sembler* n'est pas le même dans l'un et l'autre cas ? Dans le premier, *il semble* représente une probabilité, au sens étymologique du terme : la proposition en question peut être formulée sous réserve d'un contrôle ultérieur qui permettra de la confirmer s'il y a lieu. Mais dans le second, ce même verbe sert à exprimer une métaphore. Bergson reprochait déjà au finaliste d'oublier que la notion de finalité est métaphorique<sup>2</sup> ; peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur la différence logique qui sépare la métaphore de l'hypothèse, et qui interdit tout passage de l'une à l'autre.

Cette différence logique, l'analyste devrait se contenter de la mettre en évidence. Il dépasse déjà ses compétences en opposant métaphore et hypothèse ; car il n'a, en principe, aucun droit de tirer des conclusions générales de l'examen de deux propositions particulières. Toutefois, en brisant le cadre que lui impose son programme, il pourra à son tour essayer de répondre à la question : comment rendre compte de la finalité, si elle ne concerne pas le savant ? Le positiviste, qui étend le point de vue strictement empirique de la science à toute forme de pensée, rejette délibérément le problème de

<sup>1</sup> London, Hutchinson, 1949, en particulier p. 60-61.

<sup>2</sup> Cf., par exemple, *DSMR*, p. 114.



la finalité, comme il rejette l'ensemble des problèmes qu'il qualifie de métaphysiques. Bergson, qui est un métaphysicien, substitue au finalisme que son analyse a ruiné une nouvelle métaphysique, celle de l'élan vital. Que ferons-nous, si nous ne sommes ni positivistes ni métaphysiciens ?

Nous répondrons, en nous inspirant de la théorie émotionnelle que les analystes ont appliquée à l'éthique, à la religion et à l'esthétique, que les propositions formulées par le finaliste sont, non pas des affirmations, ni des descriptions, mais des exclamations. Ainsi, lorsqu'on dit que l'orthogénèse de tel organe est finalisée, on n'ajoute pas à la constatation d'un phénomène celle d'un autre phénomène ; certes, la proposition « telle évolution est orthogénétique et cette orthogénèse semble être finalisée » est correcte ; mais, trompés par sa forme, nous y voyons la conjonction de deux phrases affirmatives (ou descriptives) que nous mettons sur le même plan, alors qu'en fait la seconde n'est qu'une appréciation de la première. En d'autres termes, celle-là joue le rôle d'un point d'exclamation par rapport à celle-ci ; et elles ne diffèrent pas davantage l'une de l'autre que ne diffèrent « il y a là orthogénèse » et « quel beau cas d'orthogénèse il y a là ! ».

Cette interprétation permet de poser au biologiste le dilemme suivant : ou bien vous *affirmez* la finalité, ce qui signifie que vous croyez à l'existence d'un principe vital (individuel ou non, peu importe), comme vous croyez à la réalité des phénomènes que vous observez ; ou bien vous n'affirmez pas la finalité — mais alors vous ne pouvez qu'*admirer*. Avec la notion de finalité de fait, vous essayez de passer entre les deux voies du dilemme ; mais cette expression est une contradiction dans les termes. Car si vous voulez parler de finalité sur le mode affirmatif, et donner un statut scientifique à ce que vous en dites, vous devez en faire un principe métaphysique comme l'entendait Bergson dans sa définition du finalisme limité. Rejeter cette condition, c'est renoncer purement et simplement au concept de finalité.

Nous dirons donc, au terme de cette analyse, que l'objection du biologiste ne préserve pas le finalisme de la réfutation que Bergson en a donnée.

Revenons à notre première thèse : le point de vue de Bergson coïncide avec celui de l'analyste, parce que l'un et l'autre restent *neutres* et ne s'attaquent pas à une question de fait (y a-t-il finalité dans la nature ?), mais à une question de langage (à quelles conditions peut-on parler de finalité naturelle ?). Cette attitude les conduit tous deux à rejeter la notion même de finalité.



Mais il y a plus. Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'appliquer du dehors à la doctrine bergsonienne une définition de l'analyse dont on pourra toujours dire qu'elle ne la concerne pas. Or nous disposons d'une justification qui cette fois n'est plus externe, mais interne, puisqu'elle nous vient de Bergson lui-même. Dans *Le possible et le réel*, à propos des méfaits de l'intelligence fabricatrice, il définit sa méthode en ces termes : « J'estime que les grands problèmes métaphysiques sont généralement mal posés, qu'ils se résolvent souvent d'eux-mêmes quand on en rectifie l'énoncé, ou bien alors que ce sont des problèmes formulés en termes d'illusion, et qui s'évanouissent dès qu'on regarde de près les termes de la formule. »<sup>1</sup> Bergson n'est pas un précurseur de la philosophie analytique : il est un analyste, et de première force.

DENIS ZASLAWSKY.

<sup>1</sup> *La pensée et le mourant*, p. 104-105.